

**MAHĀBHĀRATA ET ILIADE:
UNE ORIGINE COMMUNE ?***

par N.J. ALLEN
(Maître de Conférences à la Chaire d'Anthropologie de l'Asie du Sud
de l'Université d'Oxford)

Traduction: Gilles Schaufelberger

* N.J. Allen, « Mahābhārata and Iliad: a common origin ? », in *Annals of the B.O.R.I.*, Vol. LXXXIII, 2002, pp. 165-176. Discours prononcé à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de la mort de Ramakrishna Gopal Bhandarkar au Bhandarkar Oriental Research Institute, le jour de R̥ṣipañcamī (11 Septembre 2002).

Les indiens et les indologues supposent généralement que les épopées indiennes sont nées en Inde, et les grecs et les hellénophiles font une hypothèse semblable à propos des épopées grecques. Mais toute hypothèse doit être révisée si l'évidence le demande, et celle-ci n'est pas l'unique possibilité. Il faut au moins évoquer celle d'une origine commune. En ce qui concerne la langue, nous savons que le sanskrit, le grec, le latin ont tous divergé à partir d'une origine commune; et quand nous considérons les épopées, qui étaient certainement orales avant d'être mises par écrit, nous ne pouvons écarter la même possibilité.

Laissez-moi répondre à une objection a priori, à savoir que les *Veda* ne font pas clairement référence à l'épopée sanskrite. Ceci ne prouve rien. Les *Veda* représentent des formes très spécialisées de littérature religieuse, et d'ailleurs ils se réfèrent en passant à différents genres non religieux (*ākhyāna*, *itihāsa*, *purāṇa*, *gāthā*). Donc une tradition épique, transmise par voie orale, qui passe à côté des *Veda*, reste une hypothèse possible. Le fait que les épopées ont été mises par écrit à une époque relativement tardive de l'histoire de la littérature sanskrite ne préjuge pas de l'antiquité des récits oraux qu'elles contiennent.

Pour tester l'hypothèse d'une origine commune il nous faut identifier les similitudes qui peuvent exister entre les traditions épiques grecques et sanskrites et choisir leur meilleure explication. Si, par dessus le marché, on pouvait identifier leur origine commune dans le temps et dans l'espace, ce serait parfait, mais cela n'est pas nécessaire. Les historiens des langues qui «reconstruisent» un proto-langage caché derrière un groupe de langues ne sont pas obligés de dire où et quand leur proto-langage était parlé¹. C'est une autre question, qui demande une collaboration avec les archéologues et les anthropologues: elle peut être difficile à résoudre, comme cela a été le cas pour les indo-européens. Mon raisonnement est que, comme récits, les traditions épiques grecques et sanskrites remontent à une origine commune, mais je ne me lancerai pas dans la question controversée de savoir quel est le pays d'origine des indo-européens. De même, je ne discuterai pas de l'historicité de Vyāsa (mise en doute par le distingué professeur que nous honorons aujourd'hui)², ni de celle d'Homère. Je prétends seulement que, si ces hommes ont existé, ils travaillaient à partir de traditions orales préexistantes — ils ne partaient pas de rien.

Je limiterai ici mes comparaisons aux structures de la bataille du Kurukṣetra et de la guerre de Troie. Par «structure», j'entends quelque chose de précis: un tout,

¹ Bien sûr, une telle «reconstruction» est nécessairement partielle et, dans une certaine mesure, hypothétique.

² « Nous pourrions être choqués si quelqu'un nous disait que Vyāsa n'est qu'une figure mythique, sans contrepartie historique. Et pourtant les faits principaux que nous connaissons de lui sont si incongrus et si contradictoires qu'ils conduisent indubitablement à cette conclusion. » (R.G. Bhandarkar, 1918-1919, p. 3).

une totalité, divisée en un petit nombre de parties (moins de dix), entre lesquelles existent des relations suffisamment claires. Comme beaucoup d'autres choses dans le *Mahābhārata* (*MBh*)³, la bataille du Kurukṣetra est remarquablement structurée. Sa totalité est bien définie: bien que l'on dise souvent qu'elle dure dix-huit jours, en fait les hostilités ne cessent qu'avec les missiles lancés au matin du dix-neuvième jour. Cette totalité est divisée en cinq parties, chacune définie par le commandant en chef Kaurava qui succède au précédent après la mort de celui-ci⁴. Les quatre premiers commandants en chef, Bhīṣma, Droṇa, Karṇa et Śalya, donnent chacun leur nom à un livre de l'épopée (livres VI à IX), mais il ne faut pas oublier Aśvatthāman. Il est proprement investi sur les ordres de Duryodhana et, bien qu'il ne donne pas son nom au livre X, celui-ci raconte ses ultimes efforts désespérés en faveur des Kaurava.

La relation entre les parties est une relation de succession, mais il y a plus: à part Aśvatthāman, anormal à plus d'un titre, chaque commandant en chef dure moitié, ou moins, aussi longtemps que son prédécesseur. Bhīṣma est commandant en chef pendant dix jours, Droṇa pendant cinq, Karṇa pendant deux, Śalya pendant une moitié de jour (Aśvatthāman pendant une nuit). Cette diminution constante suggère une hiérarchie déclinante, comme pour les yuga, mais ce que je veux surtout souligner ici, c'est que la structure de la bataille du Kurukṣetra est pentadique ou quintuple.

Bien que les épopées attribuées à Homère — l'*Illiade* et l'*Odyssée* — soient de loin les plus connues de l'ancienne tradition épique grecque, elles ne l'épuisent pas. Il existait autrefois un Cycle Épique plus large qui complétait l'histoire des personnages homériques, avant, pendant et après ces segments de la tradition élaborés par « Homère ». Attribués à différents auteurs, presque aussi fantomatiques qu'Homère lui-même, ce Cycle Épique ne survit que dans quelques fragments et dans un résumé en prose écrit par un certain Proclus (dates incertaines), mais une grande partie de ce matériel narratif est inclus dans le résumé des mythes et épopées grecques d'Apollodore (1er-2ème s. ap. J.-C.). Nous nous appuyons aussi fortement sur un poème épique tardif (le *Post-homerica* de Quintus de Smyrne, 3ème-4ème s. ap. J.-C.), qui dérive, sans nul doute, son matériel de textes plus anciens. Le comparatiste n'a pas à s'excuser d'utiliser des textes si tardifs. Comme je l'ai déjà dit, la date à laquelle une tradition est mise par écrit ne nous apprend rien de précis sur son antiquité sous sa forme orale.

Nous pouvons maintenant nous tourner vers la guerre de Troie. Elle commence quand les grecs, désireux de récupérer Hélène, la reine enlevée, font aborder leur armada près de Troie et se termine dix ans plus tard, quand les grecs, grâce au stratagème du Cheval, pénètrent dans la cité et la saccagent. Puisque les Pāṇḍava, comme les grecs, sont les vainqueurs et les troyens, comme les Kaurava, les perdants,

³ Les références sont celles du texte de l'Édition Critique, publiée par le B.O.R.I. (1933-1966).

⁴ Par commodité, je considère la mise hors service de Bhīṣma comme une mort.

une question évidente pour le comparatiste est de voir si une structure pentadique est présente chez les dirigeants des troyens. L'*Iliade* est de peu de secours, car elle se concentre sur cinquante jours environ, à la fin des dix années de la guerre, et même prise ensemble avec l'*Odyssée*, elle ne manifeste pas une structure pentadique. Le grand chef troyen est Hector, mais après qu'il est tué par Achille, au livre 22 (sur 24), rien n'est dit d'un successeur.

Cependant, si nous considérons les autres sources que j'ai mentionnées, elles sont toutes d'accord: durant la période qui va de la mort d'Hector à la construction du Cheval, les troyens accueillent trois chefs extérieurs, avec les renforts qu'ils apportent. Chacun d'entre eux conduit les forces alliées à la bataille et semblent offrir brièvement aux troyens, avant d'être tués, une chance de victoire. Le premier est (curieusement) une femme, Penthésilée, avec sa troupe d'Amazones. Le second est Memnon, fils d'Eos, avec ses Éthiopiens. Le troisième est Eurypyle avec ses Mysiens.

Alors, peut-on se demander, y a-t-il un cinquième chef troyen qui puisse correspondre à Aśvatthāman ? Mais il s'avère que ce n'est pas la bonne question. Le fait intéressant est que dans les deux traditions, le stage final de la guerre comprend un massacre nocturne. L'ennemi pénètre dans un espace clos où ses nombreuses victimes sont endormies, et provoque un massacre par le feu et par l'épée. Ainsi, bien que la tradition grecque manque d'un cinquième chef comme Aśvatthāman, elle présente en cinquième phase un massacre comparable au sien. Il est vrai que dans le récit sanskrit, les attaquants représentent les perdants, les Kaurava, alors qu'à Troie, ils représentent les vainqueurs, les grecs. Mais, malgré cette différence majeure, les deux grandes guerres ont manifestement cinq phases.

Phase	Kaurava senāpati	Chef troyen (excepté phase 5)
1	Bhīṣma (10 jours)	Hector (chef troyen dans l' <i>Iliade</i>)
2	Droṇa (5 jours)	Penthésilée (avec les Amazones)
3	Karṇa (2 jours)	Memnon, fils d'Eos (avec les Éthiopiens)
4	Śalya (1/2 jour)	Eurypyle (avec les Mysiens)
5	Aśvatthāman (1 nuit)	Cheval de bois et sac de Troie

Structure pentadique de la bataille du Kurukṣetra et de la guerre de Troie.

Il me semble typique que le récit grec soit structuré d'une manière moins nette et moins élégante que le sanskrit: il n'y manque pas seulement le cinquième chef, mais aussi la diminution régulière de la durée de chaque commandement (Hector reste en place de loin le plus longtemps, Eurypyle survit quelques jours, ses deux prédécesseurs un jour seulement).

Phase 1

À part le fait que Bhīṣma et Hector occupent tous deux la première case de cette structure pentadique, ont-ils quelque chose d'autre en commun ? En tant qu'individu, le « Grand-Père » célibataire, le fils de Gaṅgā, ne ressemble pas au guerrier troyen qui a une femme, un jeune fils et une mère humaine. Mais voici deux rapprochements portant sur cette phase, extraits d'une plus longue liste.

Des femmes ambiguës collaborent pour tuer

Par suite d'un serment qu'il a fait autrefois, Bhīṣma ne peut être tué que par Arjuna agissant de concert avec la quasi-femme Śikhaṇḍin — cette collaboration est en fait si étroite qu'on ne sait pas clairement qui a réellement tué. Śikhaṇḍin était né femme et n'avait acquis un sexe masculin qu'après son mariage.

On pense généralement qu'Hector a été tué par Achille, mais la gloire de ce dernier est partagée avec la déesse Athéna (22, 216); dans ce contexte, le sexe de la déesse est ambigu. Pour attirer Hector dans ce duel fatal, elle a pris temporairement l'aspect de Deiphobus, le frère de celui-ci. Aucun autre chef dans les deux épopées ne sera tué avec l'aide d'une femme.

Affection partagée entre ennemis

Dans les deux épopées, la mort dans la phase 1 entraîne une démonstration d'affection entre individus appartenant aux camps opposés. Arjuna, un des tueurs de Bhīṣma, a les larmes aux yeux quand il demande à son grand-père des instructions pour placer sa tête confortablement sur son lit de flèches (VI, 115, 37 sq.) et Bhīṣma se réjouit du comportement d'Arjuna. De même, Achille, le tueur humain d'Hector, vit une scène émouvante avec Priam, le père d'Hector, quand celui-ci vient demander le corps de son fils. Ils pleurent ensemble (14, 509 sq.) et s'admirent l'un l'autre (*thamaze*, 629-631). Dans aucune autre phase, la mort d'un chef ne suscite une telle émotion (ce qui n'empêche pas les tueurs de continuer leur œuvre sanglante).

Phase 2

Droṇa, âgé de 85 ans, est le maître d'armes des princes des deux camps et contraste de façon marquée avec la reine des Amazones, venue de l'est, en partie parce qu'elle a tué par accident sa sœur en chassant. Mais nous devons observer les événements survenus immédiatement après leur mort (*MBh*, VII, 167 sq; Quintus, I, 654-781).

Querelle entre les vainqueurs

À la suite de ce qui est effectivement un mensonge (proféré par Bhīma et confirmé par Yudhiṣṭhira), Droṇa est décapité par Dhṛṣṭadyumna. Arjuna considère

le meurtre du guru comme un grand péché, alors que Bhīma et Dhṛṣṭadyumna plaident qu'ils n'ont fait que leur devoir. Sātyaki se range du côté d'Arjuna et Dhṛṣṭadyumna lui répond avec colère. Sātyaki saisit sa massue et doit être contenu. Kṛṣṇa et Yudhiṣṭhira restaurent finalement la paix.

Après avoir tué Penthésilée, Achille lui retire son casque et, frappé par sa beauté, regrette d'avoir tué une fiancée potentielle. Thersite se moque de lui et il est abattu par Achille. Un soldat anonyme exprime la réaction générale de joie, mais Diomède, parent de Thersite, doit être empêché de se précipiter sur Achille avec son épée.

Dans les deux cas, la querelle commence par des regrets exprimés par le héros principal du camp des vainqueurs et se termine presque dans la violence. On ne retrouve nulle part une telle querelle après la mort d'un autre chef⁵.

Recherche d'une revanche immédiate

Tandis que les vainqueurs se querellent, quelqu'un du camp des perdants essaye de se venger immédiatement. Ce thème et le thème précédent sont entremêlés dans le texte: le sanskrit interrompt le récit de la revanche par celui de la querelle, alors que le grec fait le contraire. Ceux qui veulent se venger sont Aśvatthāman, le fils de Droṇa, et le dieu Arès, le père de Penthésilée, et les deux tentatives de vengeance sont accompagnées de manifestations cosmiques (tempêtes, bruits, tremblements de terre, etc). Mais ils échouent tous les deux, arrêtés par Kṛṣṇa et Arjuna ou par Zeus dont le foudre fait reculer Arès juste au moment où il va se battre.

Phase 3

Comme l'a signalé un collègue belge, Ch. Vielle (1996), les deux chefs de la phase 3 sont « solaires ». Le père de Karṇa est Sūrya, le soleil, tandis que la mère de Memnon est Eos, l'aurore, la déesse du lever de soleil.

Des spectateurs surnaturels prennent parti

Étant donné que la bataille du Kurukṣetra est une version humaine d'un ancien conflit entre dieux et démons, deva et asura, elle est observée de près par les êtres surnaturels depuis le début, mais c'est seulement maintenant, dans la phase 3, que tout le cosmos (ou sa plus grande partie) se divise en deux camps de partisans. Ainsi les supporters de Karṇa comprennent des étoiles, des démons, des corbeaux, des *rākṣasa* et des chiens, tandis que ceux d'Arjuna comprennent des rivières, des montagnes, les *Veda*, des éléphants et les dieux en général (VIII, 63, 30 sq). De même, bien qu'à une échelle moins cosmique, quand les dieux regardent depuis l'Olympe, certains supportent Achille, certains Memnon (*hoi men ... hoi de*, 2, 493-

⁵ J'ai naturellement essayé de choisir des parallèles qui soient « bi-uniqs », mais, pour éviter la monotonie, je ne répéterai pas ce point chaque fois.

494). Les dieux grecs prennent parti dans d'autres occasions (*Il.*, 20-21), mais en participant à la bataille, pas comme spectateurs.

Des adversaires bien assortis

Le spectacle offert aux dieux doit avoir été bon (pour ceux qui apprécient les événements sanglants), parce que, pour la première fois, nous avons un combat qui dure entre deux guerriers bien assortis, du même âge, sans intervention de femmes ou de menteurs.

Phase 4

Comparé aux paires précédentes, les guerriers de la phase 4 ne sont pas foncièrement dissemblables.

Loyauté, luxe, hébergement

Śalya, l'oncle maternel des jumeaux Pāṇḍava, avait au début l'intention de soutenir les Pāṇḍava, mais il change d'avis à cause du luxueux pavillon que lui offre Duryodhana pour passer la nuit au cours de son déplacement vers le champ de bataille (V, 8, 1 sq). Eurypyle n'est pas non plus profondément attaché au camp des perdants: il se trouve combattre pour eux parce que sa mère a été soudoyée par Priam au moyen d'un pampre d'or forgé par le divin artisan Hephaistos; et quand il arrive à Troie, il dort dans la magnifique chambre normalement réservée à Pâris et Hélène (Quintus, 6, 189).

Arrivée de personnes de l'extérieur et mort des archi-pêcheurs

La phase 4 est marquée par l'arrivée d'individus qui n'ont pas jusqu'ici participé au combat — respectivement Balarāma (IX, 33, 2) et, chez les grecs, Neoptolème et Philoctète. Balarāma assiste au duel entre Bhīma et Duryodhana, « l'archi-pêcheur », au cours duquel ce dernier est mortellement blessé. Philoctète participe avec Apollon à la fatale blessure de Pâris qui, en tant que ravisseur d'Hélène, est l'archi-pêcheur troyen. Duryodhana et Pâris souffrent tous deux des morts particulièrement longues et douloureuses.

Absence cruciale

Comme l'explique Saṃjaya (X, 8, 146-147), le massacre de la phase 5 n'aurait pas été possible si Kṛṣṇa et les Pāṇḍava avaient été présents dans le camp où ils séjournaient normalement; leur absence est essentielle. De même, Troie ne serait pas tombée si elle avait conservé le Palladium (en gros, une statue de Pallas Athéna); cette statue avait été dérobée par Ulysse. Ainsi, dans les deux traditions, le soutien majeur du camp victorieux est absent ou emporté de la scène du massacre, juste à ce moment de l'histoire.

Phase 5

Attaque nocturne sur l'exemple d'oiseaux

Peu de temps après avoir été nommé commandant en chef, Aśvatthāman est étendu, sans pouvoir dormir, auprès d'un figuier rempli de corbeaux endormis, quand il voit un hibou fondre sur eux et les massacrer. Il décide de suivre l'exemple du hibou (X, 1, 32-34).

Dans la tradition grecque (Quintus, 12, 1-20), le devin Calchas voit un faucon attaquer une colombe qui se réfugie dans un trou. Faisant semblant de partir, le faucon trompe la colombe et la tue. Entendant cette histoire, Ulysse conçoit le stratagème complexe du Cheval de Bois, dont un des aspects est que les grecs font semblant de partir de Troie.

Partage des attaquants

L'« armée des Kaurava » se partage entre les deux suiveurs, Kṛpa et Kṛtavarman, qui tuent les fugitifs aux portes du camp, et Aśvatthāman lui-même, qui y pénètre seul. Les forces grecques se partagent entre une majorité qui fait semblant de rentrer en Grèce, et une petite élite minoritaire qui, cachée dans le Cheval, est tirée dans la cité par les troyens eux-mêmes et en émerge à la nuit tombée pour commencer le sac de la ville⁶.

Le fils d'un héros mort commet les meurtres les plus remarquables

Les descriptions des deux massacres ont bien des choses en commun (bruit, confusion, animaux terrifiés, recherche des parents, visions, feux ...), mais peut-être de tels thèmes sont-ils à attendre dans un tel contexte. Plus frappantes sont les morts les plus importantes, celles de Dhṛṣṭadyumna, tué par Aśvatthāman et celle de Priam, tué par Néoptolémus. Les deux tueurs sont les fils de héros éminents morts auparavant dans le combat, à savoir Droṇa et Achille.

Discussion finale

Les rapprochements choisis pour cet article ont été présentés sous forme condensée, mais j'espère qu'ils sont suffisants en nombre, spécificité et disposition pour montrer que, en ce qui concerne leur conflit central, les deux traditions épiques nous offrent un vrai défi. Que pouvons-nous faire de ces similitudes ? Ce n'est pas seulement que les deux conflits s'articulent en cinq phases, mais la phase *x* dans une tradition présente des ressemblances de détail avec la phase *x'* dans l'autre. Des similitudes structurées de cette manière ne peuvent pas être attribuées au hasard, et

⁶ L'analyse de Sinon, le premier grec à entrer dans Troie en ce jour fatal est trop complexe pour pouvoir être traitée ici.

elles ne peuvent pas non plus être raisonnablement expliquées par des concepts psychologiques universels tels que les archétypes jungiens — même pas si l'on complète cette approche en prenant en compte des niveaux semblables de culture et d'organisation sociale. Le choix porte sur deux types d'explication historique très différents, au moins en tant que modèles absolus.

L'explication qui semblerait la plus évidente postule qu'une histoire ou l'autre a été empruntée; soit le récit indien a été emprunté et adapté par les grecs, ou au contraire, le récit grec s'est diffusé vers l'est et a été repris par les indiens. L'explication la moins évidente fait appel à une origine commune, et elle est logiquement plus complexe, puisqu'elle implique de postuler un troisième récit, que j'appellerai le proto-récit. Ce proto-récit aurait existé bien avant les récits que nous lisons et aurait évolué vers ceux-ci par deux processus de transmission intra-culturelle indépendants.

Ces deux modes d'explication ne sont pas incompatibles, tout comme dans l'histoire des langues. Deux langues peuvent se ressembler à la fois par suite d'une origine commune et par suite d'emprunts (dans un sens ou dans les deux); de plus, plus anciens sont les emprunts (c'est à dire plus proches de l'origine commune), plus difficile est-il pour l'analyste de distinguer ces deux modes⁷. Cependant, au stade actuel des recherches des comparatistes sur les épopées, je ne vois aucun avantage à embrouiller le problème. Nous avons des similitudes très élaborées entre les deux traditions épiques, et nous avons besoin de savoir s'il vaut mieux les expliquer par des emprunts ou par une origine commune.

Ceux qui privilégient l'explication par l'emprunt citeront le fait (bien connu de tous ceux qui ont étudié le *Sanskrit Reader* de Lanman) que les fables animalières indiennes se sont frayé un chemin, à travers des traductions pehlavis et arabes, jusque dans la littérature européenne du moyen âge. Quelque chose de semblable ne pourrait-il pas être arrivé auparavant aux deux épopées ? Une difficulté avec cette théorie d'emprunt est-ouest est qu'Homère a été mis par écrit aux environs de 700 av. J.-C.⁸, tandis que le sanskrit ne peut avoir été écrit au plus tôt qu'après Asoka (Falk, 1993) — soit un bon demi-millénaire plus tard. Ainsi, si l'emprunt avait été fait

⁷ La terminologie analytique n'est pas entièrement sans équivoque. Supposons qu'une culture A emprunte une épopée orale à une culture B quelques siècles avant que celle-ci la mette par écrit. Pendant ces quelques siècles, l'épopée de la culture B aura subi quelques changements, et le processus d'emprunt introduira aussi des changements; ainsi, la forme qui est partie de B pourrait être appelée "origine commune". Cependant, il s'agit là d'un emprunt, non pas d'une origine commune au sens où je l'entends: à un certain moment, les membres de la culture A savent que l'épopée est étrangère et ne fait pas partie de leur héritage culturel.

⁸ Bien qu'Homère ne donne pas une structure en cinq phases, il se réfère aux phases 1 et 5 et mentionne ensemble Eurypyle, Memnon et le Cheval (*Od.*, 11, 519-523). Il était probablement familier avec les versions antérieures du récit que nous connaissons sous le nom de Cycle Épique (Davies, 1989, p. 5).

à une version écrite, il devrait avoir eu lieu dans le sens ouest-est, ce qui soulève de telles difficultés que ce n'est pas la peine d'aller plus loin. *Si* un tel emprunt avait eu lieu, dans un sens ou dans l'autre, il n'aurait été fait qu'à partir d'une version orale antérieure à 700 av. J.-C. Mais, si nous admettons que les emprunteurs empruntent généralement à des voisins géographiques qu'ils admirent, on peut se demander comment cette hypothèse pourrait s'adapter à une carte culturelle antérieure à 700 av. J.-C.

En tout cas, cette théorie de l'emprunt néglige deux facteurs importants. Premièrement, elle ignore la signification du genre. L'emprunt de fables animalières est une chose, l'emprunt d'épopées une autre — imprégnées qu'elles sont de valeurs religieuses et de récits des exploits des dieux aussi bien que des hommes. Les animaux ne font pas d'objection si leur caractère est mal rendu, mais dans une vision traditionnelle du monde, les dieux, leurs prêtres et leurs adorateurs seront probablement moins tolérants. Était-il possible à un ancien barde indien ou grec d'attribuer aux dieux de son auditoire tout un ensemble de mythologie étrangère ? Et était-il si dépourvu de mythes locaux qu'il aurait eu besoin de le faire ?

Deuxièmement, la théorie de l'emprunt néglige le corps — considérable maintenant — de la littérature comparatiste consacrée aux origines culturelles communes des indo-européens, un effort distinct du comparatisme linguistique, bien qu'en dérivant⁹. Encore et encore, des chercheurs ont trouvé entre les différentes parties du monde indo-européen le plus conservateur des ressemblances entre toutes sortes de structures (narratives, rituelles, sociales, légales) si précises et si étroitement imbriquées qu'on ne peut mieux les expliquer que par une origine commune. Bien que ce champ de recherche ait une longue histoire, il a été rénové et révolutionné par les travaux de Georges Dumézil (1898-1986) qui, malheureusement, est encore moins bien connu et moins bien compris en Inde qu'en Occident. La thèse principale de G. Dumézil est que les locuteurs proto-indo-européens tendent à organiser leur monde conceptuel en un schéma hiérarchique trifonctionnel (N.J. Allen 2000, p. 20) et, bien que selon moi cette théorie doive être élargie à ses deux extrémités de sorte que le schéma devienne pentadique, il me semble que cette approche et les exemples qu'il donne sont si centraux pour la démarche comparatiste que ceux qui s'aventurent dans ce domaine sans avoir assimilé ses travaux risquent de perdre leur temps.

En tout cas, quoique l'on pense de G. Dumézil (qui étudia soigneusement le *Mahābhārata* (1968), mais évita de le comparer aux épopées grecques), la structure hiérarchique pentadique des conflits peut être, en elle-même, un argument en faveur de leur origine commune. Cela me semble être précisément l'organisation à laquelle on pourrait s'attendre dans un proto-récit indo-européen: les cinq commandants

⁹ Pour une étude générale, voir B. Sergent 1995. Mes articles précédents concernent principalement l'*Odyssée* (références in N.J. Allen, 2000)

Kaurava, en même temps que les dieux qu'ils incarnent, sont raisonnablement conformes à une hypothétique idéologie pentadique (N.J. Allen, 1999, p. 252). Ce sujet est trop vaste pour être traité ici, mais j'espère avoir au moins montré que le domaine du comparatisme culturel indo-européen est un domaine sérieux et digne d'intérêt et qu'il peut conduire à des découvertes inattendues. Celles-ci, à leur tour, devraient conforter et rehausser le statut de la grande épopée indienne dans la littérature mondiale.

Références

Allen N.J.,

(1999) « Hinduism, structuralism and Dumézil », in Polomé E.C., *Miscellanea Indo-Europea*, JEIS (Journal of Indo-European studies Monograph 33), Washington DC, pp. 241-260.

(2000) *Categories and classifications: Maussian reflections on the social*, Berghahn, Oxford.

Apollodorus (trad. Hard R.) *The library of Greek mythology*, (Oxford World Classics) OUP, Oxford, 1997.

Bhandarkar, Sir R.G., « Inaugural address », *Annals of the Bhandarkar Institute*, I, 1-6.

Davies M., *The epic cycle*, Bristol Classical Press, Bristol 1989.

Dumézil G. *Mythe et épopée: l'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Vol I, Gallimard, Paris 1968.

Falk, H., *Schrift in alten Indien: ein Forschungsbericht mit Anmerkungen*, (ScriptOralia), Gunter Narr, Tübingen 1993.

Lanman C.R., *Sanskrit reader: text, vocabulary, notes*, Motilal Banarsidass, New Delhi 1996 (orig. 1884).

Quintus Smyrnaeus, trad. Way A.S., *The fall of Troy* (Loeb Classical Library), Harvard University Press, Cambridge Mass. 1984.

Sergent B., *Les indo-européens: histoire, langues, mythes*, Payot, Paris 1995.

Vielle C., *Le mytho-cycle héroïque dans l'aire indo-indoeuropéenne: correspondances et transformations helleno-aryennes*, Institut orientaliste, Peeters, Louvain-la-Neuve 1996.